Nouvelle p 9 f.

Gallet

Case
FRC
18842

TRAITÉ
SUR LA CULTURE DES ARBRES,

A l'usage de ceux qui désirent en planter, et élever avec succès sans le secours des gens de l'art, principalement dans le Département de l'Aude.

PAR P[illegible], de la Société d'Agriculture de Paris.

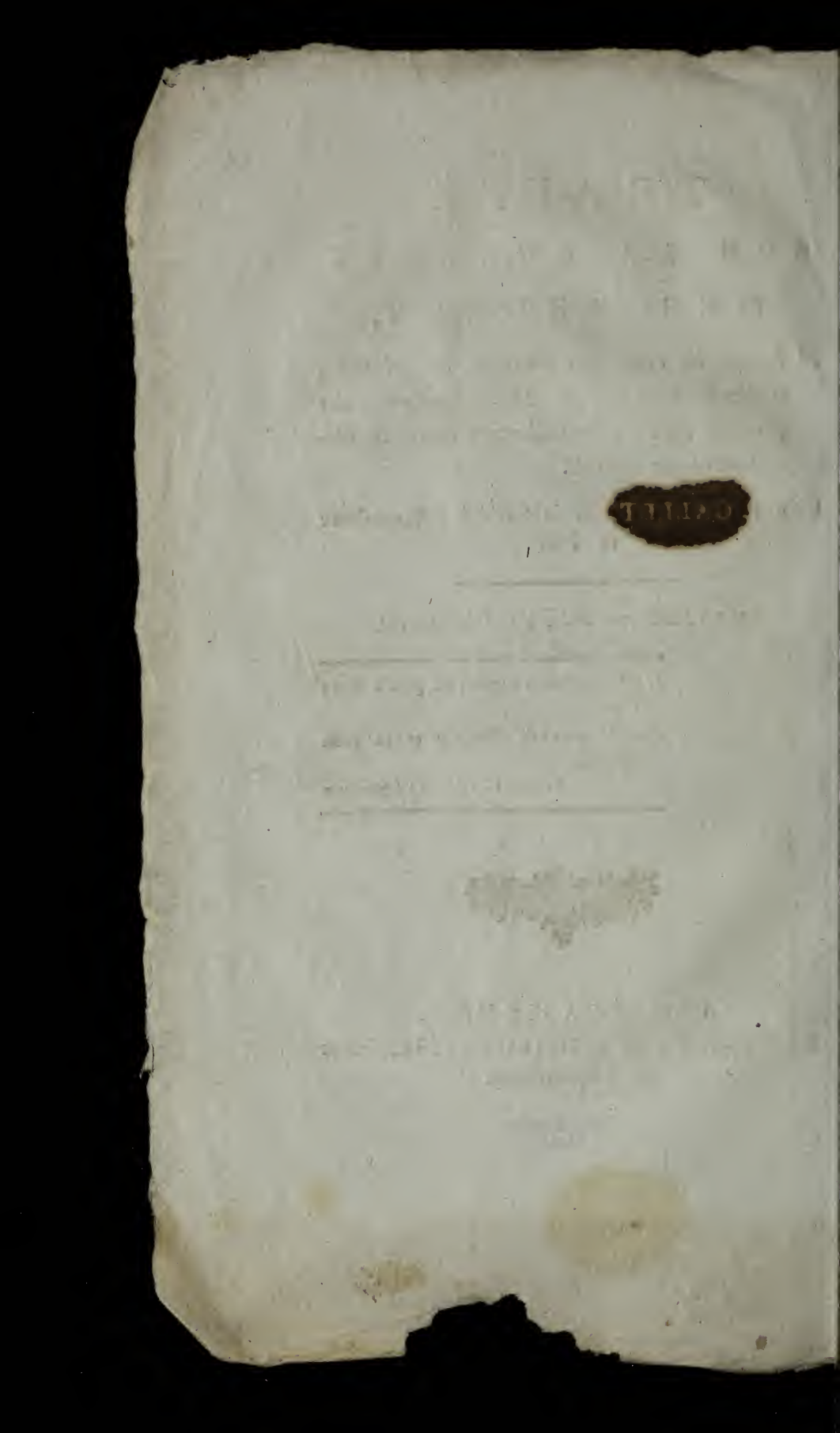
IMPRIMÉ par ordre du Département.

L'Arbre qu'on a planté, rit plus à notre vue,
Que le parc de Verſaille et sa vaste étendue.

VOLTAIRE, Epît. sur l'Agriculture.

A CARCASSONNE,
De l'Imprimerie de R. HEIRISSON, Imprimeur du Département.

THE NEWBERRY LIBRARY



TRAITÉ
SUR LA CULTURE
DES ARBRES.

Sur la Culture des Arbres fruitiers & autres.

LA culture des arbres n'eſt pas purement mécanique : étudier la nature, la ſuivre dans ſes progrès, en ralentir ou accélérer la marche à ſon gré, prévenir ou modérer ſes caprices, ſont autant de points importans dont un cultivateur intelligent doit ſans ceſſe s'occuper pour utiliſer ſes opérations & multiplier ſes jouiſſances.

Cet art a eu différentes époques ; & parmi les modernes, pluſieurs écrivains à qui nous devons un hommage public.

Ce fut vers le milieu du dernier ſiècle, que le fameux *Lenotre* prépara le luxe qui s'eſt introduit

depuis dans les jardins. Lorſque *Laquintinie* parut, les arbres ne végétèrent plus en liberté (*) ; il leur preſcrivit un régime ; la nature n'y fut plus livrée *à elle-même*. L'art s'attribua le droit d'en diriger les opérations ; au moyen de la taille, il parvint à leur donner une forme plus agréable. Tout jardinier depuis crut en ſavoir les règles, avant même de les avoir appriſes.

Duhamel Dumonceau, qui a écrit avec tant de ſuccès ſur tous les genres de culture, nous a donné un excellent traité ſur les arbres.

Roger Schabol a introduit un nouveau ſyſtême. C'eſt un réſultat de principes phyſiques, fondés ſur la connoiſſance de la théorie de la végétation, qui prouve que cet habile obſervateur avoit ſurpris le ſecret de la nature.

D'autres enfin, méconnoiſſant les préceptes de ces grands maîtres, parmi les rêves d'une imagination exercée dans le ſilence du cabinet, ont projeté de ſoumettre à une échelle de proportion, la taille des arbres, celle du pêcher ſur-tout, le plus difficile

(*) Avant lui l'uſage d'eſpalier les arbres étoit inconnu.

à gouverner (*a*). La ſymétrie ſans doute produit un effet admirable ; la nature nous la préſente dans une infinité de ſes productions. Vouloir l'aſſujetir invariablement à l'équerre & au compas, n'eſt-ce pas chercher à la faire diſparoître?

Je n'entreprendrai point de ſuivre ici la marche de l'eſprit humain dans ſes divers égaremens, eſſayons plutôt de donner aux cultivateurs quelques notions générales ſur cette partie précieuſe de l'économie rurale, & à l'aide deſquelles ils puiſſent avec ſuccès, & ſans le ſecours des gens de l'art, élever, en peu de temps, des arbres qui réuniſſent à la fois l'utile & l'agréable.

De la plantation & du choix des Arbres.

§. I.

Il eſt inutile de dire que toute plantation d'arbres vient plus promptement dans une bonne terre que dans une mauvaiſe. Celle d'un jardin eſt ordinai-

(*a*) Voyez l'article *Pêcher*, dans le 7.e vol. du *Cours complet d'Agriculture*, rédigé par l'abbé Roſier.

Ouvrage curieux & utile, que tout Agriculteur devroit ſe procurer.

rement bonne, ſoit qu'on lui deſtine la meilleure, ſoit qu'étant conſacrée depuis long-temps à cet uſage, elle eſt ſuffiſamment bonifiée par les engrais. Quant à celles qui ne le ſont pas, on y ſupplée par des amendemens, ſur-tout, pour les arbres d'alignement qui ſont placés dans des avenues.

Le goût pour les arbres eſt devenu ſi général, qu'il n'eſt point de grand ou de petit propriétaire, qui ne veuille par-là embellir ſon héritage, ou du moins le rendre plus utile. Mais le ſuccès dépendra toujours de quelques connoiſſances préliminaires, ſi l'on veut économiſer ſon temps & ſes dépenſes.

Avant de planter, il convient de connoître le ſol que l'on deſtine à ſes arbres, afin d'ouvrir des trous plus ou moins grands, plus ou moins profonds, ſelon la qualité du terrain & la force des plants, & toujours quelque temps à l'avance, afin que la terre ſoit ameublie : à quoi cependant on peut ſuppléer, ſi l'on étoit preſſé de planter, en y en ſubſtituant d'autre qui le ſeroit déjà.

Quant à la diſtance des arbres entr'eux, il ſeroit difficile de la preſcrire exactement; leurs différentes eſpèces, leur vigueur, leur forme, la hauteur qu'on ſe propoſe de leur donner, ſont autant de motifs qui doivent en décider. Vingt pieds, par exemple,

ſont une diſtance raiſonnable ſur un ſol médiocre, pour des évantails ou des eſpaliers, tandis que vingt-cinq & trente ſeroient à peine ſuffiſans pour des arbres d'avenue ou d'alignement, ſur un terrain riche. J'ajouterai que l'attention que l'on a quelquefois de conſerver aux arbres que l'on plante, le même aſpect qu'ils avoient dans la pépinière, me paroît minutieuſe. L'eſſentiel, ſi c'eſt un arbre à plein vent, c'eſt de le placer dans le ſens le plus convenable pour éviter toute irrégularité.

Tout étant préparé, les places & les diſtances marquées, on rafraîchit ſes racines, on ſupprime les parties qui ſe ſont écorcées ou éclatées en le déplantant. Mais ſi les arbres viennent de loin, ou que la plantation ait été retardée par quelque contre-temps, il eſt encore eſſentiel d'en retrancher tout le chevelu qui, ayant ſéché par le hâle, pourroit leur préjudicier en ſe moiſiſſant. On doit auſſi éviter la ſouſtraction des petites racines, qui ſont autant de ſuçoirs qui communiquent la force & la vigueur; ce qui en rendroit la repriſe très-incertaine.

On prévient cet inconvénient, ſi l'on prend des arbres acclimatés dans quelque pépinière voiſine, qui ne ſoit point formée ſur des terrains ſalpê-

triſés ou débris de vieilles maſures, comme on en voit près des villes; le nitre dont ils ſont imprégnés attaque leurs racines; & quoique vigoureux en apparence, ils périſſent ſouvent en peu de temps. Ainſi un cultivateur éclairé ne ſauroit trop être en garde contre tout ce qui peut retarder les progrès de ſa plantation. Eh ! qu'on ne diſe pas mal à propos que certains arbres ne conviennent pas à notre climat, puiſque nous cultivons aujourd'hui toutes les eſpèces avec le plus grand ſuccès, même les exotiques, tels que le platane, le peuplier de la caroline, le tulipier (*b*), l'acacia, le marronnier d'inde, & autres qui ſont l'ornement de nos habitations champêtres; à plus forte raiſon, élévera-t-on les indigènes, pourvu qu'on ne néglige aucun des ſoins eſſentiels dans la plantation & la culture. Pour ce qui eſt du temps le plus propre à cette opération, on la peut commencer dès que les arbres ſeront ſans ſève, c'eſt-à-dire, à la chûte des feuilles, & la continuer pendant l'hiver juſques vers le 15 de mars, ſelon que la ſaiſon ſera avancée ou retardée, excepté pendant les fortes gelées. Mais

(*b*) Le plus bel arbre de l'Amérique, très-rare encore & fort cher, qu'on ne cultive en France que dans les jardins de luxe.

le mieux eſt de planter dans l'automne, à moins que la terre ne fût trop humide.

On aura ſoin, comme je l'ai déjà dit, de tailler légèrement toutes les racines, & de couper en-deſſous un peu en bec de flûte, afin que la coupe poſe contre terre.

On ne doit donner aux arbres fruitiers que l'on deſtine pour le plein vent, que cinq pieds de tige au-deſſus du terrain, parce que s'ils étoient plus élevés, ils ſeroient trop expoſés à perdre leurs fruits.

Les eſpaliers & les buiſſons ſeront rognés à dix ou douze pouces au-deſſus de la greffe, afin que tous leurs yeux puiſſent s'ouvrir & fournir les branches néceſſaires pour former l'arbre. On obſervera auſſi de ne le planter qu'à environ un pied de la muraille, en l'inclinant un peu. Cette attention eſt néceſſaire pour donner aux racines plus de liberté, & faciliter leur accroiſſement, à moins qu'en conſtruiſant les murs de clôture (ſi c'eſt un jardin muré) on n'eût eu la précaution de former dans les fondations de diſtance en diſtance, vis-à-vis la place deſtinée, aux arbres, des arceaux qu'on remplit ſeulement de terre, dans leſquels les racines trouvent bientôt à s'étendre.

Il n'eſt pas moins eſſentiel que la greffe ſe trouve toujours hors de terre, après avoir été planté, ſans quoi il pouſſeroit des ſauvageons qui l'affameroient. D'ailleurs la couche ſupérieure de la terre ſe trouvant la meilleure, l'arbre profite mieux, & ſes racines ne ſont pas ſujettes à ſe gâter par trop d'humidité, elles reſſentent plutôt les influences de l'atmoſphère & les effets de la culture.

Si la terre n'eſt pas excellente & ameublie, il eſt eſſentiel de recouvrir les racines d'un peu de terreau bien conſommé, pour qu'elles reprennent plus aiſément. Après quoi, on ſoulève un peu l'arbre, à deux ou trois repriſes, afin que la terre ſe joigne aux racines & ne laiſſe aucun vide. On mettra ſur la taille un peu de maſtic, ou de bouſe de vache, pour la garantir de la gelée, & faciliter le recouvrement de la plaie.

Mais on doit toujours ſe rappeler, *qu'il n'eſt pour voir que l'œil du maître.* Nul autre en effet ne ſauroit le ſuppléer dans certaines opérations agricoles. Soit routine, ſoit pareſſe, ſoit inſoucience naturelle pour tout intérêt qui n'eſt pas le nôtre, fait qu'on néglige certains points, légers en apparence, mais aſſez conſéquens pour que le ſuccès en dépende.

Je regrète infiniment que les arbres en buiſſon ne ſoient plus de mode; on s'en eſt dégoûté peut-être par la difficulté de travailler les terres tout au tour, & l'avidité des jardiniers à mettre tout en valeur. Quoi qu'il en ſoit, il eſt aſſuré que dans un pays battu des vents, comme le nôtre, ils oppoſent dans cette forme une plus grande réſiſtance; & dans tous les cas, une partie de l'arbre au moins abrite l'autre. Peut-être que notre inconſtance, ou certain penchant à revenir à des anciens goûts, les feront un jour reparoître dans nos jardins.

Sur les moyens de former les Arbres.

§. II.

Les arbres fruitiers ſont ſuſceptibles des différentes formes, auxquelles le goût & quelquefois le caprice veulent les aſſujettir. Les plus agréables ſont : l'*eſpalier*, le *buiſſon* & *la quenouille.*

En rabattant un arbre à ſix ou huit pouces au-deſſus de la greffe lors de la plantation, on obtient aiſément les deux mères branches collatérales qui forment un eſpalier; l'on ſupprime toutes les autres, lors de la taille; après quoi, on les paliſſe afin de les conſerver.

L'année d'après, on doit tailler ces deux branches principales à une longueur raiſonnable, & les moyennes en raiſon de leur force. Suivez, d'année en année, la même méthode, & dans peu, ces eſpaliers ſe trouveront formés, en obſervant, lors de la taille, au moyen du paliſſage, de les bien ouvrir en forme d'éventail.

Le *buiſſon* demande moins de ſoins, & produit davantage, une fois qu'il eſt formé; on le ravale après la plantation, de même que l'eſpalier. L'avantage qu'il a encore ſur ce dernier, c'eſt que les vents ont moins de priſe ſur lui.

La beauté d'un buiſſon conſiſte à être bien arrondi & évaſé, de manière qu'il s'étende plus en largeur qu'en hauteur; à cet effet, on laiſſe quatre ou cinq branches autour de la tête de l'arbre, lors de la première taille, qu'on réduit à cinq à ſix pouces, en obſervant de laiſſer toujours les yeux de l'extrémité en dehors. En ſuivant chaque année le même procédé, l'arbre ſe trouve formé ſans l'intervention d'aucun des moyens que l'art employe ſouvent avec peu de ſuccès, comme cerceaux, échalas, &c., qui gênent le cours de la sève, & l'écorcent.

Un moyen sûr de mettre ces ſortes d'arbres à

fruit, c'eſt de caſſer beaucoup de brindilles lors de la taille.

La *quenouille* eſt une nouvelle manière de former un arbre nain. A cet effet, on plante l'arbre ſans l'arrêter de ſa tige, à moins qu'elle ne ſoit trop haute; on racourcit les branches à trois ou quatre yeux, en ravalant leur pouſſe avant la sève du mois d'août. Et pour le mettre mieux à fruit, on caſſe les bourgeons pendant l'été, pour former la quenouille. On racourcit les branches du haut & du bas de l'arbre, & on tient celles du milieu plus longues.

C'eſt une excellente méthode pour jouir promptement; mais l'arbre étant bientôt épuiſé, n'eſt pas de longue durée.

Sur les Arbres de remplacement.

§. III.

L'ordre & l'arrangement qui doivent régner dans un jardin, ne permettent pas de laiſſer long-temps ſubſiſter des vides qui en dépareroient la ſymétrie; c'eſt pourquoi on s'empreſſe bientôt de les remplir. Mais on y procède ſi mal, que ſoit qu'un arbre

meure de vieilleſſe, ſoit qu'il ait péri par quelqu'autre accident, ou qu'ayant été mal planté, il ait fait peu de progrès; dans l'un & l'autre cas, on ſuit la même routine, pas plus de précautions. Je veux dire qu'on concentre ce nouveau venu dans l'eſpace le plus étroit, où les racines de ſes voiſins ne tardent pas à l'atteindre & s'entrelaſſer. Le plus ſouvent même ils l'ombragent, & le privent de l'influence des ſaiſons. Obligé en outre de percer une terre devenue compacte par le défaut de culture, il périt, & force le propriétaire à recommencer l'année ſuivante la même opération. (*c*)

Si l'on veut bien peſer tous ces inconvéniens, il eſt aſſuré que le remplacement d'un arbre devient difficile, quand les anciens ſe ſont déjà emparés du terrain par l'immenſité de leurs racines : & que ſeroit-ce ſi celles du défunt ſubſiſtoient encore, comme il arrive ſouvent? Alors le premier ſoin conſiſte à faire une grande tranchée d'une toiſe en

---

(*c*) Il arrive ſouvent que certains arbres périſſent dans des vieilles plantations, comme bois, rivages, &c, & qu'on s'occupe inutilement de les remplacer. L'expérience m'a appris que le frêne, le faux ébénier, l'arbre de judée, ſont les ſeuls propres à pouvoir y être plantés avec ſuccès.

quarré & de trois pieds de profondeur, afin d'extirper ce qui pourroit s'oppoſer à ſa repriſe, d'en changer l'eſpèce, & d'en renouveler la terre, s'il le faut, en y ajoutant quelque ſorte d'engrais. Des gazons renverſés & briſés dans le fonds du trou, ſont auſſi très-propres à remplir cet objet. Avec ces précautions, il ſeroit bien extraordinaire que ces arbres ne réuſſiſſent point, ſi d'ailleurs ils ont été bien choiſis.

Sur la taille des Arbres.

§. IV.

Je dirai peu de choſe ſur la taille, quoiqu'elle ſoit une partie bien eſſentielle de la culture des arbres. Ceux qui en ont acquis quelques notions, en font leur amuſement; & s'y livrant par goût, ils ſont toujours ſatisfaits de leur beſogne.

Les autres font opérer des jardiniers, cenſés par état en connoître les règles, peu diſpoſés d'ailleurs à ſuivre les avis de quelqu'un qui n'eſt point de leur art. Il faut cependant convenir qu'il s'en trouve aujourd'hui dans les villes, qui ont des principes; & nous devons eſpérer que leur ému-

lation fera toujours de nouveaux progrès, comme le goût des plantations.

Enfin, la taille eſt une opération plus ou moins néceſſaire, ſelon la forme que l'on veut donner aux arbres. Elle eſt indiſpenſable pour les éventails (*d*) & les buiſſons. Ceux à plein vent peuvent s'en paſſer, dès qu'ils ont acquis une forme convenable.

Les nains, quoiqu'on leur laiſſe une certaine liberté, demandent tous les ans quelque ſuppreſſion, pour les entretenir dans la régularité. D'où il ſuit qu'ils donnent tous de l'occupation.

On taille pour donner aux arbres une certaine forme & augmenter leur fécondité. Comme tout autre, cet art a ſes principes. Avant d'en venir à l'opération, il faut s'appliquer à en connoître le mécaniſme & leurs différentes branches, dont on diſtingue communément deux ſortes : les branches à bois, & les branches à fruit.

On doit tailler un peu long les branches vigoureuſes deſtinées à former l'arbre, plus court les

---

(*d*) La méthode d'eſpalier les arbres, étoit inconnue des anciens. Il ſemble qu'elle nous ſoit venue d'Italie, comme le mot *ſpalliera* le déſigne.

moyennes

moyennes, afin de les fortifier, & ſupprimer une partie des bourgeons à fruit, que l'arbre auroit de la peine à nourrir, en obſervant de couper toujours à l'oppoſite de l'œil terminal de la branche, une ligne au-deſſus un peu en bec de flûte. De cette manière, on évite les onglets, qui ſont la ſuite d'une fauſſe taille, lorſqu'elle eſt faite par-devant l'œil, ou par côté; ce qui obligeroit l'année d'après de rouvrir une nouvelle plaie pour corriger cette difformité. *Laquintinie* diſoit : *beaucoup de gens coupent, & peu ſavent tailler.* Que ceux qui s'en acquittent le mieux aujourd'hui, nous diſent ſi en effet ils ont fait autre choſe quand ils ont commencé : la pratique inſtruit toute perſonne capable de ſe livrer à l'obſervation.

Je n'entends point donner un traité ſur cette partie, que le goût & la raiſon doivent toujours diriger, lorſqu'il s'agira de racourcir ou de ſupprimer. Et ſi enfin la taille des arbres eſt une opération que tant de gens illitérés exercent, guidés ſeulement par leur routine, quels progrès ne feront point ceux qui, étant doués d'une certaine intelligence, ajouteront à leur goût naturel, une légère théorie de l'art, & ſe décideront à y conſacrer leurs loiſirs.

De quelle manière on doit gouverner les Arbres après la taille.

§ V.

Il eſt dans tous les arts, des pratiques au-deſſus de la portée des commençans, réſervées à ceux qui y ſont déjà exercés : telles ſont dans le jardinage, le caſſement des branches, le paliſſage, l'ébourgeonnement ou ſuppreſſion des bourgeons après leur pouſſe, enfin le pincement.

On caſſe les branches lors de la taille, dans la vue d'augmenter les branches à fruit, lorſqu'un arbre eſt ſtérile; car pratiquer cette opération ſur un arbre déjà fécond, ce ſeroit vouloir l'épuiſer & précipiter ſa ruine. C'eſt pourquoi, on ne peut l'entreprendre ſans en connoître les principes, quoique bien de gens la pratiquent ſans règle ni raiſon.

Au lieu de tailler certaines branches à la longueur ordinaire, on doit les caſſer à quatre ou cinq lignes de leur inſertion, en les appuyant ſur le tranchant de la ſerpette. Cette opération utile aux poiriers & aux pommiers vigoureux, ne peut être

employée pour les fruits à noyau, à cauſe que la gomme qui en ſortiroit feroit périr leurs branches.

Quant au paliſſage, c'eſt une opération qui tient plus de l'agrément que de l'utilité, puiſqu'elle influe peu ſur la production de l'arbre. C'eſt l'art de diſpoſer les branches avec une certaine ſymétrie, dans la direction la plus convenable, afin d'éviter la confuſion; il ſe fait immédiatement après la taille, en attachant les branches au mur ou au treillage avec du jonc, de l'ozier, ou ce qui eſt encore mieux, avec des fils de laine, qui s'allongent à meſure que la branche groſſit, & ne ſauroient gêner la végétation.

Mais de toutes ces pratiques, la plus eſſentielle eſt ſans contredit l'ébourgeonnement; il conſiſte à ſupprimer les bourgeons ſuperflus qui ont paru depuis la nouvelle pouſſe, à tailler ceux qu'il convient de conſerver pour la régularité de l'arbre; & comme par cette ſuppreſſion il acquiert plus de vigueur, il faut le paliſſer de ſuite, afin que la violence des vents ne puiſſe les endommager : l'ébourgeonnement eſt donc indiſpenſable pour les arbres eſpaliés.

Quoique tous les arts ayent des règles générales dont on ne peut s'écarter, il en eſt qui tiennent

à des opinions particulières. Sous ce point de vue, je considérerai le pincement des arbres, sur-tout du pêcher, qui, par cet ordre, convertit en bois des bourgeons, qui l'année d'après auroient infailliblement donné du fruit.

Mais cette opération devient toujours indispensable, lorsque la cloque ou les froids tardifs ralentissent sa végétation.

De la nécessité des abris.

§. VI.

Le printemps étoit arrivé; la verdure des champs, la température de l'air, mille productions nouvelles nous l'annonçoient. Les arbres couverts de fleurs promettoient pour l'automne suivante une récolte des plus abondantes. Le cultivateur enchanté parcouroit avec une douce satisfaction ces merveilles de l'art réunies à celles de la nature, ouvrages chéris de son industrie; il s'arrêtoit à l'aspect brillant de ses pêchers, dont les pousses vigoureuses avoient déjà surpassé celles des autres arbres. Les rosées bienfaisantes de la saison, en dilatant leurs pores, en avoient accéléré la croissance; & elle étoit si sensible, que l'œil surpris croyoit en apercevoir les progrès.... mais le temps change, l'air

devient froid, ces pêchers qui excitoient l'admiration, en éprouvent toute la malignité. Dans l'eſpace d'une nuit, que dis-je du matin au ſoir, ils ont perdu leur vigueur; leur tranſpiration eſt arrêtée, le cours de la ſève interrompu. Tout ce déſordre eſt arrivé par le contraſte du froid & du chaud, variations ſi fréquentes à l'entrée du printemps; ils ſont défigurés de manière que leurs feuilles ſe criſpent & ſe recoquillent; elles deviennent livides & rougeâtres; alors les bourgeons ſe deſſèchent, les fruits ſe fanent & tombent : tels ſont les malheureux effets, & vraiſemblablement la cauſe de la maladie appelée *cloque*, qui attaque particulièrement le pêcher. (*d*)

(*d*) Elle eſt d'autant plus fâcheuſe, que les Pucerons s'emparent à point nommé des arbres cloqués, pour y chercher leur nourriture, & aggravent le mal. Après avoir tenté inutilement, pour m'en délivrer, pluſieurs moyens connus, je me ſuis ſervi de l'eſſence de Térébentine; on ſait que c'eſt un remède certain pour la deſtruction des inſectes domeſtiques. « Prenez quelques poignées de terre pulvériſée » ſur laquelle vous jeterez une petite quantité d'eſſence, » broyez le tout en y verſant de l'eau juſqu'à conſiſtance » d'une bouillie très-claire; après quoi, avec un pinceau » vous en appliquerez ſur toutes les branches infectées; » bientôt l'inſecte périt; on peut au bout de quelques » heures, arroſer l'arbre pour enlever la boue, ou bien » en laiſſer le ſoin à la première pluie. » (*Cette note eſt*

En général les arbres fruitiers indigènes, ont fort peu à redouter des frimats de l'hiver; ce n'eſt que lorſqu'ils ſont en pleine ſève, qu'ils doivent craindre pour leurs fruits l'intempérie de la ſaiſon, tandis qu'à cette même époque le pêcher ſe trouve expoſé à un double danger; non-ſeulement il craint pour ſes fruits, mais encore pour ſa tige, ſoit parce qu'il n'eſt pas encore bien naturaliſé, ſoit que ſes pores étant plus dilatés, il réſiſte moins aux variations de l'atmoſphère.

Originaire des climats tempérés de l'Aſie, le pêcher, quoique domicilié parmi nous depuis des ſiècles, conſerve encore ſon caractère étranger. Ainſi rien ne prouve mieux la néceſſité d'employer les abris pour cultiver avec ſuccès un arbre devenu précieux par la bonté de ſes fruits; mais peu de gens ſont aſſez pénibles pour en faire uſage. La plupart, toujours d'accord avec leur pareſſe & ſe fiant à la bonté du climat, préfèrent courir les évènemens au riſque de tout perdre.

Il eſt des ſites très-favoriſés, où la nature ſemble avoir tout fait pour la fécondité des arbres & la conſervation de leurs fruits : tels ſont *Aleth*, *Ille*,

extraite d'un Mémoire de M. de Thoſſe, *inſéré dans les trimeſtres de la Société-Royale d'Agriculture; printemps* 1787.

en Rouſſillon, & autres que leur diſpoſition géographique doit garantir éternellement de la rigueur des ſaiſons. Cependant, s'il eſt vrai, comme nous l'avons éprouvé, que les petites pluies froides du printemps, ſur leſquelles le ſoleil vient à darder immédiatement ſes rayons, ſoient funeſtes au pêcher en nous privant de ſon fruit, il n'eſt point de lieux où l'on ne doive faire uſage des abris, pour peu que l'on ſoit curieux d'en conſerver les eſpèces rares.

Mais on peut planter en plein vent quelques variétés moins délicates ou plus acclimatées, telles que la pêche de *Malte*, la *bourdine*, l'*admirable jaune*, la *perſique*, l'*abricotée*, la *ſanguinole*. L'expérience prouve qu'elles réuſſiſſent aſſez bien dans nos contrées méridionales, quoiqu'elles ne ſoient pas toujours exemptes des grandes gelées tardives.

Ces arbres une fois formés, exigent peu de ſoins, & garantiſſent tout cultivateur peu verſé dans les principes de la taille, des entrepriſes d'un jardinier inepte, qui à coup ſûr ruineroit ſa plantation.

Si, à raiſon de la ſéchereſſe du ſol, nos fruits ſont moins ſucculens que ſous le climat de Paris, en revanche ils ſont plus parfumés; &

pourvu qu'on prenne le soin de faire arroser le pied de l'arbre peu avant leur maturité, ils réuniront à ce dernier avantage, la qualité fondante des climats tempérés.

Moyens d'accélerer la maturité des fruits & augmenter leur grosseur.

§. VII.

Le hasard donne lieu souvent à des découvertes utiles. Au commencement de juin 1788, un de mes abricotiers offroit un phénomène curieux ; on y voyoit en même temps des fruits mûrs d'une grande beauté, & d'autres très-verds d'une grosseur moyenne. Cherchant à en découvrir la cause, j'aperçus une excoriation à la principale branche où étoient les fruits mûrs, d'où étoit sorti une quantité de gomme dure qui l'entouroit en forme d'anneau & l'avoit corrodée, de manière qu'il s'y forma un gros bourrelet ; mais ce rameau qui avoit toujours conservé sa vigueur apparente, après la cueillette du fruit, périt.

J'ai cru depuis qu'il seroit possible de se procurer

à volonté des fruits plus précoces & accélérer nos jouiſſances, & qu'au moyen d'une inciſion circulaire & enlèvement de la peau avant que le fruit fût noué, on forceroit la nature de répéter la même opération. En effet, je l'ai pratiqué avec ſuccès ſur des arbres à noyau, des cériſiers, des guiniers, des pêchers, aux branches ſurnuméraires, dont l'amputation, lorſqu'elles viennent à périr, ne ſauroit porter aucun préjudice. J'ai eu la ſatisfaction d'obtenir par ce procédé des fruits plus beaux & plus précoces au moins de quinze jours.

Après avoir traité des arbres, dont la production & la régularité ſont ſoumiſes aux règles rigides de l'art, & cultivées plus particulièrement dans les enclos des villes, je donnerai un aperçu de ceux qu'on cultive dans les campagnes, ſous les rapports du commerce & des beſoins journaliers : tels ſont l'olivier, le mûrier & l'amandier.

De l'Olivier.

§. VIII.

L'olivier vient par les ſemis, les boutures & les marcottes ; le premier de ces moyens eſt le

plus naturel, mais il ſeroit très-lent ſi l'on adoptoit les principes généraux établis pour la culture des autres arbres; les boutures ſe tirent des branches ſaines & vigoureuſes, qu'on coupe à huit à dix pouces de longueur & qu'on fiche en terre, comme cela ſe pratique pour une infinité d'autres arbres; il ſe régénère enfin par les marcottes ou rejetons qui croiſſent en abondance au pied de la tige.

L'olivier demande un champ qui ſoit tout à lui, planté à trente pieds de ſon voiſin, alors il portera plus d'olives, qui eſt l'unique but que l'on ſe propoſe en le cultivant; comme ce n'eſt pas un arbre d'agrément, mais d'utilité, il ne doit pas excéder quinze à dix-huit pieds d'élévation pour porter de fruit, parce que ſa sève ſeroit preſqu'entièrement employée à nourrir ſes branches; néanmoins il convient d'éviter les deux extrêmes, car s'il étoit trop bas, ſon fruit ſeroit moins expoſé aux rayons du ſoleil néceſſaires à ſa maturité.

Les olives vertes ſe mangent crues, après quelques préparations qui leur font perdre leur âcreté. Quand elles ſont mûres, on en exprime cette huile devenue ſi néceſſaire à la préparation habituelle des alimens du peuple, à la fabrication des étoffes de laine, à éclairer pandant la nuit les ateliers des

arts & metiers, pour l'expédition des ouvrages qui, ſans cela, ſeroient perdus pour le commerce.

Si les labours ſont utiles pour tous les arbres, ils deviennent indiſpenſables pour l'olivier dans les différentes ſaiſons de l'année ; de là dépend la beauté & la conſervation des fruits ; mais il eſt bon d'obſerver qu'il ne faut le labourer en été qu'après une pluie abondante ; ſans cela, la terre ouverte par la ſéchereſſe, en ralentiſſant la végétation, feroit couler le fruit qu'on doit être jaloux de conſerver.

Il eſt des arbres qui n'ont beſoin que de culture pour entretenir leur production ; l'olivier exige encore des engrais : on doit le fumer à l'entrée de l'hiver, & pour le garantir du hale pendant l'été, faire porter au pied de chaque arbre une certaine quantité de terre-franche qu'il ſuffit de butter.

Si tous les arbres à fruit ont beſoin d'être taillés plus ou moins, celui-ci n'en eſt point exempt, pour prévenir ſa décrépitude, augmenter ſa production. A cet effet, vers la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver, on coupe avec beaucoup de ménagement le bois mort & les branches qui ſe croiſent ; il réſulte de là pluſieurs

nouvelles pouſſes pour l'année ſuivante, mais elle ne diſpenſe pas d'une ſeconde taille à faire pendant les mois de juillet ou d'août, c'eſt d'emporter une infinité de jets ou branches gourmandes, qui ſont autant de paraſites qui le dévorent.

Cet arbre qu'on ne ſauroit trop multiplier pour les beſoins journaliers de l'homme, & qui ſe cultive avec ſuccès dans les départemens méridionaux, a éprouvé des révolutions bien déſaſtreuſes en différentes époques, par la rigueur des hivers qui en ont fait périr la majeure partie. La plupart ont été régénérés en récépant leur ſouche juſqu'aux racines : de là ſont ſortis pluſieurs jets vigoureux, qui par la ſuite ont ſervi à des remplacemens. Cette manière de reproduction, commandée par les circonſtances, eſt prompte, mais elle exige les plus grands ſoins ; 1.° il faut garantir ces nouveaux jets dès leur enfance de la dent du bétail ; 2.° les élaguer dans le printemps & l'automne, juſqu'à ce qu'ils ayent acquis une hauteur convenable : alors on forme leur tête ; après quoi on les tranſplante en les éclatant du pied pour les ſévrer de la mère ſouche ; mais on ne doit pas eſpérer d'obtenir ainſi des arbres bien réguliers quant à la forme, il faudroit pour cela leur donner des tuteurs. S'il en réſulte des inconvéniens

tant qu'ils ne ſeront pas renfermés dans des enclos; c'eſt à la ſurveillance du cultivateur à les prévenir.

Du Mûrier.

§ IX.

Ainſi que l'olivier, le mûrier ſe perpétue & ſe renouvelle par les boutures, par les marcottes, & par les ſemis; cette dernière méthode eſt la plus ſûre & la plus avantageuſe, lorſqu'on déſire le cultiver en grand : de là vient le plant qu'on appèle *porrète*. Soigné & cultivé en pépinière, il y croît rapidement; à quatre ou cinq ans, ces arbres ſont aſſez forts pour être mis en place. On les prend d'environ ſix pieds de tige, ſur cinq à ſix pouces de circonférence. Avant (*) de le planter, on taille ſes branches en proportion de ſes racines; puiſque ce n'eſt que par elles qu'il acquiert de la force & de la vigueur. Il ſuffit pendant la première année, de lui donner deux ou trois labours; à la ſeconde, les labours ſe continuent, & l'on taille les branches les plus vigoureuſes à un pied de long; celles de l'intérieur ſe retranchent en en-

(*) Voyez ce qui a été dit au premier paragraphe de ce traité ſur la plantation des arbres.

tier, afin d'évaſer l'arbre & lui donner une forme arrondie. Avec ces précautions, il devient propre vers la ſixième année à la nourriture des vers à ſoie.

Jobſerverai que quelque ſoin que l'on prenne lors de la cuillette de ſes feuilles, on éclatte ou l'on écorce toujours quelques branches ; c'eſt pourquoi il eſt très-important de le tailler, après avoir fini l'éducation des vers. On ſait d'ailleurs que cet arbre, quoique très-ſeveux, faute de cette opération, dégénère bientôt en buiſſon & ſe rabougrit; de là la néceſſité indiſpenſable de le tailler, parce que c'eſt le jeune bois qui produit les plus belles feuilles & les plus nombreuſes.

Je ne préſenterai point ici l'hiſtoire naturelle du ver à ſoie pendant le cours de ſa vie éphémère; je ne dirai point avec quel art il s'enferme & il conſtruit ſon tombeau, ſes tranſmigrations différentes avant de parvenir au temps où il dépoſe ſon germe reproductif. Je laiſſe au naturaliſte à expliquer par quelle magie ces métamorphoſes s'opèrent ; il me ſuffira ſeulement de développer mes idées ſur la culture du mûrier, d'après l'expérience que j'en ai acquiſe.

Le mûrier, ainſi que les autres arbres a ſes

variétés. L'on appelle mûrier blanc, l'eſpèce qui ſert plus particulièrement à la nourriture des vers à ſoie. Il eſt trop précieux, ſoit pour l'économie rurale ou domeſtique, ſoit pour le commerce, pour devoir être négligé : j'indiquerai les meilleurs moyens de le cultiver, en combattant les préventions de ceux qui ſemblent avoir abandonné ſa culture.

Cet arbre, après avoir été reçu parmi nous avec une ſorte d'enthouſiaſme, & y avoir obtenu les plus grands ſuccès, a néanmoins éprouvé depuis quelques années, les viciſſitudes de la mode. D'abord il fut planté dans les avenues des campagnes, le long des grands chemins, des canaux, enfin ſur les bords des champs; il réuſſit par-tout. Mais on ne tarda pas à s'appercevoir que près des eaux ſon feuillage étoit trop gras, ſujet à ſe criſper, & nullement propre à la nourriture des vers. Les denrées de première néceſſité, faites pour obtenir la préférence parmi les productions de la nature, s'étant élevées graduellement à un prix exceſſif, des arbres plantés dans les terres à grains en gênoient néceſſairement les opérations, bientôt ils en furent proſcrits. Mais ce qui hâta cette proſcription,

fut à mon avis, la rapacité du fisc, qui frappant indistinctement sur l'agriculture & le commerce, établit un impôt de trente sols sur chaque pied de mûrier. D'autre part l'éducation des vers confiée à des mercenaires sans principes, comme sans intérêt à la chose, les rendoit négligens; ainsi le produit en devenoit presque nul.

Il suffit, je crois, de ces observations, pour justifier l'espèce de dégoût du cultivateur pour cet arbre. Ne seroit-il pas possible de concilier l'intérêt particulier avec les convenances locales par un moyen économique ? Il n'est point de propriétaire foncier un peu aisé qui ne puisse faire quelques sacrifices à l'avenir, en consacrant une ou deux setérées de terre à une plantation de mûriers, espacés à la distance de vingt-quatre pieds en tout sens, en forme de quinquonce. Ce terrein cultivé avec soin, & engraissé des débris des feuilles, en devenant une source de nouvelles richesses, produira en même tems d'excellens fourrages pour les bestiaux & accélérera la croissance des arbres qui dans peu seront du plus grand rapport.

§. X.

De l'Amandier.

§. X.

Parmi les arbres cultivés ſur le ſol méridional de la république, un des plus utiles pour ſon fruit, c'eſt l'amandier.

Dans l'économie domeſtique, il n'en eſt point qui ſoit ſuſceptible de tant de modifications. On mange les amandes crues, en vert ou en ſec. On les confit en verd avec leur coque, lorſqu'elle eſt encore tendre. Après avoir ſubi pluſieurs préparations différentes, on en compoſe une infinité de mets délicats, que l'art a inventés pour ſatisfaire nos goûts ou nos beſoins.

Mais ce n'eſt pas ſous ce rapport, que je conſidère ici l'amandier. Comme cultivateur, je dis qu'il eſt encore plus précieux pour ſon bois, ſoit pour l'économie rurale, ſoit pour le chauffage, dans un temps où la diſette ſe fait ſi vivement ſentir par le défaut de plantations nouvelles.

L'amandier vient vîte; il aime les pays chauds & les terres ſableuſes qui ont de la profondeur; il ne ſe multiplie que par les ſemences qu'on dépoſe

dans la terre à l'entrée de l'hiver, après lui avoir donné deux labours; mais cette méthode eſt vicieuſe quand l'hiver eſt long ou pluvieux. Dans le premier cas, les amandes ſont long-temps à germer, les rats les dévorent; dans le ſecond, le germe ſe pourrit. Le plus ſûr eſt de mêler les amandes avec du ſable frais dans un vaſe, qu'on tient après cela dans la cave ou autre lieu chaud; & vers la fin de février, au moment où les germes ſont prêts à ſe développer, on les met en terre, dans des rayons alignés à deux pieds & demi de diſtance les uns des autres, & à quatre pouces de profondeur: bientôt la température de la ſaiſon & la pluie les font croître & pouſſer prodigieuſement.

Il ſuffit dans les premiers temps d'en arracher les mauvaiſes herbes. Devenus plus forts, on les ſarcle doucement avec la houe, ſans ſonger encore à les élaguer. Après quelques ſoins l'arbre groſſit, on l'élague peu à peu; il s'élève ou s'étend ſelon les uſages auxquels on le deſtine; enfin on tranſplante les plus belles tiges pour avoir des fruits; les moyennes ſervent à clorre des vignes & des jardins; & ſi on a le ſoin d'entrelaſſer leurs branches, elles oppoſent une bonne réſiſtance; & pourvu qu'on les émonde de temps en temps

au croiſſant, elles ne ſe dégarniſſent point du bas, défaut ordinaire des paliſſades. Le reſtant de la plantation ſervira à former un taillis ſur un terrein médiocre, cultivé régulièrement; en le récépant tous les trois ans, il fournira abondamment de bois à brûler.

L'abondance de ſa ſéve, fait que l'amandier eſt toujours précoce dans ſes productions; avec cela, il craint moins les gelées de l'hiver que celles du printemps, ainſi que nous l'avons éprouvé la préſente année 1792. Son fruit étoit déjà noué, & la sève dans la plus grande activité, dans une ſeule nuit tout périt. Comme il dégénère toujours par les ſemences, on ne peut s'aſſurer des bonnes eſpèces à coque dure ou à coque tendre, que par la greffe en écuſſon; à cet effet, on choiſit les arbres les mieux faits, & vers le mois de ſeptembre, on les greffe aux branches. De cette manière, on a des arbres tout formés l'année ſuivante, & d'un prompt rapport, ſi on a l'attention de n'écuſſonner que des bourgeons à fruit.

J'ai dit que lors de la tranſplantation, on devoit réſerver les plus belles tiges pour donner du fruit, car il n'y a point d'arbre dont la repriſe ſoit plus facile. J'en ai planté depuis un pouce juſqu'à

ſix de diamêtre, qui ont eu le même ſuccès. Six amandiers liés enſemble en forme de faiſceau, deſtinés à être replantés, ayant été oubliés dans ma pépinière (*a*), je me contentai, quand je m'en aperçus, de butter la terre autour de leurs racines; & quoique entrelaſſées enſemble, ils végétèrent ainſi une année entière, ſans qu'il en périt un ſeul (*).

(*a*) Le citoyen Gallet dirige depuis quelques années, une pépinière conſidérable à ſa maiſon de campagne de *la Gatete*, après Montréal, où ſe trouvent réunis plus de vingt mille arbres ou variétés de fruits à pepin & à noyau, arbres d'alignement, arbriſſeaux, arbuſtes, indigènes & exotiques, dont il donne le catalogue imprimé à ceux qui déſirent s'en procurer.

(*) *Nota.* Il ſuffit de ces obſervations, pour démentir les aſſertions haſardées des auteurs de la *Pratique du jardinage & de la Maiſon ruſtique*, qui ſoutiennent que *l'amandier doit être ſemé en place, parce qu'il n'eſt pas propre à la tranſplantation*, pag. 853, vol. 1. de la Maiſon ruſtique.

EXTRAIT du Procès-verbal de la session du Conseil du Département de l'Aude, seant à Carcassonne.

Séance publique du 3 janvier 1793, l'an 2.e de la République Françoise.

LE citoyen Fauroux a ensuite dit : que la commission chargée d'examiner de nouveau le mémoire du citoyen Gallet, relatif aux moyens d'améliorer l'agriculture, avoit arrêté définitivement ce mémoire, qu'il a lu à l'Assemblée, laquelle lecture a été souvent interrompue par les plus vifs applaudissemens.

Après quoi, le Conseil considérant que ses regards doivent toujours se porter sur les améliorations de l'agriculture, source de toutes les richesses nationales, & que le moyen de vivifier le territoire est de présenter des encouragemens aux cultivateurs : ouï le suppléant du Procureur-général-syndic ;

A arrêté que son précédent Arrêté, du 11 décembre dernier, sera de plus fort exécuté ; & qu'en conséquence, l'ouvrage portant pour titre : Traité sur la culture des arbres, à l'usage de ceux qui désirent en planter & élever avec succès sans le secours

des gens de l'art, principalement dans le Département de l'Aude, par le citoyen Pierre Gallet, de la société d'agriculture de Paris, *sera imprimé aux frais de l'Administration, & envoyé, à la diligence du Procureur-général-syndic, aux six Districts de son arrondissement, & par ceux-ci, à toutes les Municipalités du Département ;*

2.° *Qu'il sera fait mention honorable dans le procès-verbal, du zèle & des lumières qu'a montré le citoyen Gallet dans cet ouvrage, & qu'il lui sera voté des remerciemens au nom de l'Administration;*

3.° *Enfin, que le présent Arrêté sera imprimé à suite dudit ouvrage*, &c.

Collationné, *MARAVAL*, *Secrétaire-général.*

De l'Imprimerie de RAYMOND HEIRISSON, Imprimeur.

TABLE
DES PARAGRAPHES.

Sur la culture des Arbres fruitiers & autres.

§. I.er *De la plantation & du choix des Arbres*, page 5.

§. II. *Sur les moyens de former les Arbres*, 11.

§. III. *Sur les Arbres de remplacement*, 13.

§. IV. *Sur la taille des Arbres*, 15.

§. V. *De qu'elle manière on doit gouverner les Arbres après la taille*, 18.

§. VI. *De la néceſſité indiſpenſable des abris*; 20.

§. VII. *Moyens d'accélérer la maturité des fruits & augmenter leur groſſeur*, 24.

§. VIII. *De l'Olivier*, 25.

§. IX. *Du Múrier*, 29.

§. X. *De l'Amandier*; 33.

TABLE